

---

## Le diable dans la garrigue

Lion Feuchtwanger au camp de Saint-Nicolas en 1940

---

François-Guy ABAUZIT

À partir de 1936, conséquence de la guerre civile, plus de 500 000 républicains espagnols cherchent refuge en France et seront regroupés dans des camps installés à la hâte dans le midi de la France. D'autres lieux d'internement suivront avec le conflit mondial qui s'annonce. Le décret Daladier du 12 novembre 1938 autorise la mise en résidence surveillée des réfugiés politiques sans autorisation de séjour. Dès 1939 et surtout en 1940, lors de l'entrée en guerre de la France contre l'Allemagne, sont créés les CRE (Centre de rassemblement des étrangers) pour répondre à l'afflux des exilés en provenance des pays germaniques. Y seront internés, avant et durant la « drôle de guerre » quelque 20 000 réfugiés ayant fui le nazisme (communistes, socialistes, juifs, opposants divers). Connus pour leur hostilité à ce régime, ils seront cependant, en raison de leur nationalité d'origine, considérés « administrativement » comme ressortissants ennemis. Ils devront parfois voisiner dans la confusion avec des personnes favorables au régime hitlérien et des combattants allemands détenus dans ces mêmes centres.

Dans le département du Gard, comme partout en France, des CRE sont instaurés. Ils ne concerneront qu'une population restreinte comparés au centre de rétention du camp des Milles qui revêt une importance particulière tant par le nombre des transférés que par les conditions de leur détention et la diversité de sa population. Ouvert en septembre 1939 dans une tuilerie désaffectée située près d'Aix-en-Provence, le camp des Milles, en trois ans d'activité, vit passer plus de 10 000 internés originaires de 38 pays.

Parmi ces hommes se trouvaient quelques artistes importants du temps, tels les peintres Hans Bellmer, Robert Liebkecht et Max Ernst, des scientifiques (dont deux prix Nobel) ou des intellectuels reconnus, au premier rang desquels l'écrivain Lion Feuchtwanger qui nous fournit prétexte à cet article. On peut consulter avec grand profit le site qui a été consacré à ce lieu de souffrance et surtout visiter le mémorial dédié à la connaissance d'une époque tragique.

Mais si le camp des Milles, encore intact et ouvert au public, est devenu un mémorial incontournable et, dans son genre, unique en France, combien connaissent aujourd'hui le camp de Saint-Nicolas de Campagnac près de Nîmes, situé sur la commune de Sainte-Anastasia, entre le camp des Garrigues et le Pont Saint-Nicolas ? Des vues aériennes permettent de localiser les ruines du mas Saint-Nicolas, en terrain militaire. Il abrita la direction du camp qui accueillit en 1940 plus de 2 000 détenus, principalement allemands et autrichiens, pour la plupart antinazis de la première heure et à ce titre menacés de mort. Tous provenaient, après un inutile et pénible périple ferroviaire, de ce camp des Milles qu'ils avaient pu fuir de justesse devant l'avancée de l'armée allemande.

Parmi eux se distinguait Lion Feuchtwanger, écrivain juif allemand (1884-1958) considéré en son temps à l'égal d'un Thomas Mann. Ses romans lui ont valu une célébrité mondiale. Son opposition aux nazis fait de lui une image emblématique de la résistance intellectuelle au régime hitlérien mais aussi l'adversaire le plus recherché des nazis. Son roman *Le Juif Süß*, paru en 1925, est un succès international. Il met en scène un de ces « Juifs de cour », influents conseillers des princes allemands du XVIII<sup>e</sup> siècle. Traduit en une vingtaine de langues, il vise, tout en nuances, le racisme et l'intolérance mais le film de Veit Harlan, réalisé en 1940 à l'instigation de Goebbels, en trahira le thème à des fins de propagande violemment antisémite.

Prolifique, Feuchtwanger écrira de nombreux romans à succès qui comptent parmi les plus remarquables publiés à cette époque. Outre *Le Juif Süß*, nous en détacherons *Exil* (1935), chronique romancée de la vie d'exilés allemands en France ou *Le faux Néron* (1936), roman « historique » situé dans l'antiquité romaine, où l'auteur dénonçait, avec un génie romanesque, une énergie narrative hors de pair et une rare érudition, des pratiques politiques perverses pouvant être transposées au III<sup>e</sup> Reich, ouvrage aussitôt interdit par les nazis. Goebbels l'a déclaré « ennemi du peuple allemand » et privé de sa nationalité. En 1933, Lion Feuchtwanger trouve asile à Sanary-sur-mer, près de Toulon. Sa maison devient le point de rencontre de l'intelligentsia allemande expatriée : Bertold Brecht, Franz Werfel et son épouse Alma Mahler, Arthur Koestler, Walter Benjamin, Heinrich et Thomas Mann, Stefan Zweig et bien d'autres se rencontreront chez Lion et Marta Feuchtwanger.

En tant qu'Allemand d'origine (en fait apatride), l'écrivain sera interné à deux reprises au camp des Milles. Une première fois en 1939, mais il sera rapidement libéré sur l'intervention de nombreuses personnalités, il avait été peu avant l'hôte du président de la République Albert Lebrun. Puis, en mai 1940, lors de l'entrée en guerre de la France, il réussira à quitter ce camp grâce à un train spécialement affrété pour les détenus. Il devait les conduire vers la liberté mais, arrivés à Bayonne, ils seront refoulés sur Nîmes en tant que « boches » et dirigés vers le camp Saint-Nicolas d'où, via le Portugal, Feuchtwanger pourra rejoindre les États-Unis, où il finira ses jours en 1958. (Un film de 1995 *Les Milles Le train de la liberté*, appellation fallacieuse quand on connaît la suite, procure à Jean-Pierre Marielle un de ses plus beaux rôles mais occulte l'épisode du camp Saint-Nicolas au profit d'une manière de happy end dommageable pour la vérité historique).

*Le Diable en France* est l'unique récit autobiographique de Lion Feuchtwanger, rédigé de mémoire en 1942. Il y raconte sa vie de prisonnier au camp des Milles ainsi que son passage par le camp de Saint-Nicolas de Campagnac. Cet ouvrage constitue un document irremplaçable sur ces camps d'internement. Le titre, tout d'intention sarcastique, fait référence au proverbe yiddish puis allemand *Glücklich wie Gott in Frankreich* « heureux comme Dieu en France » qui exalte la douceur de vivre et on en saisit toute l'amère ironie à la lecture des conditions de vie particulièrement éprouvantes que nous décrit l'auteur.

Notre propos n'est pas de résumer ce petit chef d'œuvre qu'il est aisé de se procurer<sup>1</sup> mais d'attirer l'attention du lecteur sur un écrivain allemand de premier plan peu connu chez nous en même temps que signaler sa détention au camp de Saint-Nicolas qui nous le rend géographiquement mais aussi humainement si proche aux heures sombres de notre histoire. Pour mettre le lecteur en appétit de lecture, nous nous bornerons à évoquer les pages qu'il consacre à son séjour forcé en pays gardois sous le chapitre « Les tentes de Nîmes ». Nous en sommes aux deux tiers du livre quand, le train des détenus ayant quitté le camp des Milles en direction de l'Espagne a été stoppé à Bayonne et refoulé sur Nîmes où débarquent ses occupants.

Commence alors la longue marche vers le mas Saint-Nicolas dont la description peut surprendre ceux auxquels ces paysages sont maintenant familiers.

« C'est donc pêle-mêle, gardiens, sous-officiers et détenus mélangés que nous traversâmes ce magnifique paysage sur un chemin caillouteux. Montagnes bleutées, beaucoup de forêts, beaucoup de chênes rouvres. Des vallées, des ruisseaux, des garrigues, tout cela infertile, des gorges, des rivières et, dominant le tout, un ciel très clair [...] un autocar bondé nous doubla ; il portait un panneau qui indiquait "Nîmes-Uzès" [...] nous arrivâmes devant un vieux portail monumental sur lequel en lettres ornementées, on pouvait lire la mention : "Saint-Nicolas". »

C'est là qu'il prend connaissance des conditions de l'armistice dont celle stipulant que la France s'engage à livrer tous les Allemands que les nazis demanderaient. « En l'espace de très peu de temps, c'était la troisième fois que je sentais la mort de si près ». Suit une digression sur le danger et le courage physique, admirable de profondeur et de hauteur de vues.

Arrivent les tentes qu'ils doivent monter pour s'y loger :

« C'étaient de très jolies tentes blanches en forme de chapiteau ; l'armée coloniale française, qui les utilisait, les appelait des marabouts. Ces chapiteaux blancs très pimpants plantés sur le vert des prés au milieu de ce paysage charmant nous donnaient une impression d'harmonie, de beauté et de sérénité. »

L'ironie distanciée n'est jamais absente chez l'auteur quand il décrit son installation, ses rencontres, l'organisation du camp, l'absence de toute hygiène, la maladie, les affaires qui s'y traitent, le commerce qui prospère, les échappées vers Nîmes pour y dormir dans un lit ou s'approvisionner,

« car personne ne se préoccupait de nous voir franchir les barbelés. Les sentinelles [...] nous regardaient faire d'un air absent. [...] Plus le temps passait, plus notre camp ressemblait à une foire. »

Tout au long de l'ouvrage, Feuchtwanger, désabusé et profondément blessé devant l'effondrement de ce Pays des lumières et des Droits de l'homme qu'il a tant admiré, revient sur ses désillusions : le « je-m'en-foutisme » (en français dans le texte), le laisser-aller des autorités, la désorganisation totale, l'indifférence des militaires devant la menace de mort qui plane sur ces internés...

Malgré cela, l'humanisme et la lucidité de Feuchtwanger s'expriment à chaque page dans ses rencontres avec les Français, les relations qu'il noue avec ses compagnons de captivité, le pittoresque des

personnages, ses projets d'évasion, les situations qui, avec le recul, (*Le Diable en France* a été écrit aux États-Unis) se pimentent d'humour.

L'état s'est desserré. Son épouse Marta lui rend visite. Les prisonniers s'offrent des balades que l'auteur, dans la liberté retrouvée, magnifiera par la générosité lyrique du souvenir :

« Nous découvrons de vieilles fermes, habitées ou abandonnées, nous passions par des maquis et traversions de vastes plateaux, sur fond de montagnes bleutées qui s'élançaient vers le ciel, et l'on avait des vues imprenables sur les villes d'Uzès et de Nîmes. On apercevait une rivière qui serpentait en infinis méandres dans une vallée encaissée, enjambée par des ponts élevés et surplombée par de vieux monastères. »

Mais si le ton du livre est toujours mesuré et parfois même presque allègre face à l'absurde des situations, la réalité sur le terrain ne doit pas faire illusion :

« C'est volontiers que je m'attarde à la description des événements parfois grotesques que j'ai vécus. [...] En effet le camp de Nîmes, avec toutes ses couleurs, avait beau sembler accueillant et charmant, le séjour n'y était pas agréable. Croyez-moi, lecteur, c'était abominable. [...] On ne vivait pas au camp de Nîmes, on y végétait. On espérait la mort. On supportait son existence dans ce camp simplement parce qu'on ne cessait de se répéter qu'il ne fallait pas céder, qu'il fallait survivre à cette période. Un jour, on finirait bien par en sortir, un jour on aurait à nouveau une existence digne. »

Pour terminer cette évocation d'une tragédie personnelle qui s'insère dans l'universalité de la détresse humaine, rien de mieux que renvoyer à la belle préface d'Alexandre Adler quand il évoque

« la peur tenace et insidieuse qui s'empare des hommes dans ces moments crépusculaires où le monde change pour le pire, sans encore se donner à voir. [...] Dans ce récit, terrifiant par sa constante retenue, son prosaïsme étudié et sa précision aussi indulgente qu'anatomique, il demeure pourtant cet espoir que représente la haute culture de cette Allemagne weimarienne en perte, et cette foi qui n'a rien de naïf dans la vertu de la parole des hommes... »

Ce sont là des mots qu'il fallait trouver.

*Le Diable en France, Le juif Süß, Le faux Néron...* Lisez ces livres d'une portée intemporelle mais aussi d'une brûlante et douloureuse

actualité. À chaque page, en dépit de l'intolérance ambiante toujours active et parfois des souffrances de l'exil, nous sommes empoignés par la puissance créatrice d'un auteur sans d'autres illusions que cette humanité attentive et passionnée qui sous-tend toute son œuvre.

NOTE

1. Livre de poche-Biblio. Traduction et postface parfaitement documentée de Jean-Claude Capèle, émouvante préface d'Alexandre Adler.